

La rhétorique de Montaigne

Danièle Rodamar

Volume 27, numéro 2, automne 1991

Variété

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035845ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035845ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rodamar, D. (1991). La rhétorique de Montaigne. *Études françaises*, 27(2), 25–33. <https://doi.org/10.7202/035845ar>

La rhétorique de Montaigne

DANIÈLE RODAMAR

La ressemblance ne fait pas tant un comme la
différence fait autre.

Montaigne, *Essais*

Tout lecteur qui ouvre les *Essais*¹ est déconcerté par un agglomérat d'éléments disparates, une « embrouilleuse » vertigineuse, une écriture déroutante, s'ouvrant à l'incongru. S'efforçant de saisir un sens, il a la sensation d'étreindre quelque chose de fuyant, de s'acharner sur une absence. Il est alors conduit de perplexité en perplexité par le passage de la pensée la plus hardie à la remarque la plus triviale, par un discours bigarré où diverses perspectives coexistent tout en s'excluant, par un texte où vient achopper le désir d'une résolution. Il y a lieu, en effet, de comprendre l'écriture de Montaigne comme un art de la neutralisation de toute normativité sémantique, une altération du système de pensée prévalent : de nombreux essais insistent sur l'instabilité de ce qui est déclaré critère. Penser que l'on comprend un mot parce qu'il possède un contenu sémantique stable et donné une fois pour

1. Montaigne, *Essais*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

toutes s'ancre dans une fausse image des notions de «comprendre», «signifier», «penser». L'écriture de Montaigne implique une réévaluation de telles conceptions à partir d'une rupture, d'un recodage des normes culturelles: là réside le dynamisme des *Essais*, d'une œuvre qui s'écarte des domaines de référence traditionnels pour construire son propre système de référents. Alors, dans son ensemble, le projet de Montaigne paraît bien suspendu à une image ambiguë du langage, à une écriture procédant par un jeu d'affirmation et de négation: de la chose comme du mot, c'est sa différence qui est tentée. Cependant, si Montaigne met en question le sens, ce n'est que pour le renouveler et un lexique nouveau s'affirme dans les *Essais*: «J'ay un dictionnaire tout à part moy...» (III, 13, p. 1091). Ce questionnement du langage débouche sur une mise en procès des structures sociales consacrées, du savoir, du pouvoir. Nous nous proposons, par une analyse détaillée des chapitres «De l'inegalité qui est entre nous» (I, 42) et «Des cannibales» (I, 31) de montrer comment, à partir d'une série de négations et d'un discours ironique désarmorçant d'autant mieux qu'en surface il tient les propos mêmes du pouvoir que représente la censure, se développe une pensée très hardie capable de mettre en question l'ordre de la politique européenne.

L'essai I, 42 s'ouvre sur une protestation violente contre l'inégalité sociale: «[...] et dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste» (p. 250). Montaigne déplore le fait que l'on juge les hommes d'après leurs qualités extérieures et non selon leur propre mérite. La pensée de l'essayiste opère ensuite une première virevolte: la différence entre les hommes ne réside que dans leur tenue vestimentaire: un paysan et un roi, un noble et un vilain «ne sont différents par manière de dire qu'en leur chausses» (p. 252). Il est intéressant de noter que cette phrase relie l'essai I, 42 au chapitre «Des cannibales» où Montaigne souligne par l'ironie d'une pointe finale la distance entre les cannibales et les Européens: «[...] mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses» (p. 213). De fait, l'essayiste s'en prend à plusieurs reprises, dans divers essais, aux présupposés qui mettent en question le principe fondamental de l'égalité naturelle des hommes: l'esprit des rois et des cordonniers est fait du même moule, lisons-nous au chapitre «De l'apologie» et dans «De l'art de conférer»: «Je me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre jugement par les sens; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les autres.» (p. 910) Le monarque est bien la principale cible de Montaigne et le but de l'essayiste dans «De l'inegalité» est de dévêtir l'homme: «Mesurez le sans ses eschaces; qu'il mette à part ses richesses et les honneurs, qu'il se présente en chemise» (p. 251); de s'en prendre au mot «roi» et d'en faire vaciller le sens préservé jusqu'alors car les marques extérieures de supériorité d'un roi peuvent cacher une âme plus vile que celle du moindre de ses sujets. Il s'opère alors dans l'esprit du lecteur une sorte de doute sur sa première compréhension du mot.

Le sens stable, immuable, laisse place au vide. Mais ce n'est encore que le premier temps de l'essai et l'écriture s'infléchit, de façon subtile, dans une autre direction. Après quelques pages sur les conventions engendrant l'inégalité parmi les hommes, Montaigne en vient à récuser les «avantages principesques»: «[...] je suis fort de cet advis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre que de guider» (p. 255), et les propos suivants énumèrent les contraintes auxquelles sont assujettis les monarques; les rois se voient privés de liberté, d'amis, de plaisirs même, l'abondance les leur rendant ennuyeux. Aucun roi cependant ne souhaiterait abandonner son trône pour le statut de simple citoyen. Il y a donc lieu d'interpréter de façon ironique ces litanies sur les servitudes inhérentes au pouvoir. Bien plus, poursuit Montaigne, étant donné la liberté dont ils disposent, les souverains ont tout pouvoir d'enfreindre la loi et d'opprimer leurs sujets: «[...] et, outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent encore le plaisir de gourmander et sousmettre à leurs pieds les observances publiques» (p. 256). Phrase pivot qui nous situe très exactement au centre de l'essai et nous permet de voir comment la négation active d'un sens donné introduit une déviation particulièrement signifiante. Nous sommes maintenant en mesure d'apprécier la portée du titre de roi que Montaigne assigne au tyran Hiéron. L'écrivain prend ses distances vis-à-vis du sens traditionnel donné au terme «roi» afin de réécrire le mot dans une variante dynamique révélatrice, d'oblitérer la distinction entre roi et tyran. Le même processus de négativisation sous-tend plusieurs autres essais. Citons pour exemple le chapitre trois du Livre I ou encore l'essai, «De l'incommodité de la grandeur» (III, 7), où une mise en cause des pré-supposés attachés au mot «roi» instaure un creux central d'où surgira une mobilité sémantique, une nouvelle possibilité signifiante allant jusqu'à l'inversion de la définition communément admise. L'énumération des abus auxquels se livrent les princes – paillardise, cruauté – s'achève par une prise de position catégorique de la part de Montaigne: «Je suis desgousté de maistrise et active et passive» (III, 7, p. 896), «Je hay toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle» (III, 8, p. 910).

À la lumière de ces déclarations, nous pouvons saisir maintenant toute la portée du chapitre «De l'inequalité qui est entre nous». L'essai se termine par les conseils ironiques de Cyneas au Roi Pyrrhus ne voulant vivre à son aise qu'après avoir subjugué le monde entier: «Pour Dieu, Sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet estat? pourquoy ne vous logez vous, dès cette heure, où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard que vous jettez entre deux?» (p. 259) Étant donné que les titres sont souvent recherchés par intérêt personnel ou par vanité et non pour le bien des peuples (I, 39, p. 232), que «les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance» (I, 26, p. 154-155), il serait peut-être bon de transformer, sinon

d'abolir, ces différences de classe et l'essai suivant, «Des loix somptuaires», enjoindra aux rois d'abandonner ces vaines marques de grandeur extérieures.

Le commentaire de Montaigne, par la négativisation de tout sens reçu, est donc un commentaire instaurant un écart par rapport à la normativité sémantique, un commentaire où Port-Royal décèle une menace pour toute institution². Aussi Arnauld et Nicole, ayant développé une logique dont l'ordre est solidaire de l'ordre social, s'efforcent-ils de reléguer l'écriture de Montaigne au rang de l'anomalie, du défendu. Le texte rhétoriquement constitué ne saurait aller à la dérive. Au regard de l'économie rhétorique de Port-Royal, l'écriture de Montaigne, substituant au texte composé un texte discontinu donnant l'impression d'une carence de relations – l'anacoluthie, qui disloque la syntaxe, est fréquemment employée dans les *Essais*³ –, paraît donc une faiblesse. Digressions, «allongements», mais surtout insertions *a posteriori*, «emblèmes supernuméraires», concrétisent le refus de linéarité du texte et produisent cette écriture «à saut et à gambades», fragile, vouée à un incessant départ, écriture paradoxale dont l'essence est le transitoire et qui semble avoir pour fin essentielle de déconcerter le lecteur, de tendre à l'ambiguïté. Ambiguïté que Montaigne maintient sous les apparences d'un acharnement à la dénoncer et qui est une condition essentielle de la productivité. C'est sur un autre plan cependant, sur celui de l'entrelacement entre les divers fragments ainsi créés, que l'unité du mouvement doit s'affirmer. La facture de l'œuvre est unique et il convient de se demander quel est l'agencement textuel que Montaigne revendique.

Que l'écriture de Montaigne implique une réévaluation des domaines de références officiels, favorise le désir de changements à la fois dans l'individu et dans la société, l'essai «Des cannibales» (I, 31) en témoigne. Montaigne, dans cet essai, vise à dépasser l'ethnocentrisme de ses concitoyens et la force organisatrice du texte réside dans la remotivation du mot «cannibale⁴», dans la résistance aux définitions communément admises. L'analyse des propos servant d'introduction à cet essai ne se révèle pas, pour nous, sans intérêt. Après une série d'exemples destinés à prouver les effets néfastes de la coutume sur le jugement des hommes, Montaigne conclut : «Voilà comment il se faut

2. Antoine Arnauld et Claude Lancelot, *La Logique ou l'art de penser contenant, outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles propres à former le jugement*, Clair Pierre et François Girbal éd., Paris, P.U.F., 1965. Voir notamment III, 20, p. 267-268 et III, 20, p. 273.

3. Voir Roland Barthes pour qui le fragment essayistique «est soumis, dans sa structure même, à l'asyndète et à l'anacoluthie, figures de l'interruption et du court-circuit [...] les fragments ne se succèdent pas plus logiquement qu'ils ne se complètent sémantiquement» (*Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 97-98).

4. Entendons par le terme de remotivation la désintégration d'une parole imposée, le refus d'une signification admise au profit d'un sens particulier, personnel. Voir également, en ce qui concerne la motivation du langage, Gérard Genette, *Mimologiques*, Paris, Seuil, 1976.

garder de s'attacher aux opinions vulgaires, en les faut juger par la voye de la raison, non par la voix commune.» (p. 200) L'auteur mentionne ensuite avoir eu en sa compagnie pendant longtemps un homme qui avait vécu dans le Nouveau Monde. Cette remarque amène l'allusion à la discussion de Platon sur l'île d'Atlantis ainsi que les considérations sur des phénomènes tels que les marées, propos visant à renforcer la notion de la faiblesse de la connaissance humaine. Montaigne retourne ensuite au thème de son employé: cet homme étant «simple et grossier», on peut se fier à son témoignage. Telles sont les remarques précédant le thème général des cannibales. Il convient cependant de noter, dès à présent, l'aspect ironique de cette introduction: l'idée que les gens peu intelligents rapportent bien la vérité se trouve en effet démentie, non seulement au début de l'essai que nous étudions, mais dans de nombreux autres chapitres: «Il est vray semblable que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles.» (I, 21, p. 97) Même accusation au chapitre «Des livres» (II, 10, p. 397) ou encore au chapitre «Des coches»: c'est sur dénonciation du vulgaire que l'on arrête les sorciers. Mais il faut aller plus loin et nous efforcer de rechercher la présence d'autres signaux introduisant une double énonciation et, par suite, une double lecture contradictoire. Une suite de déclarations frappantes marque la résistance de Montaigne à l'égard des clichés par lesquels les Européens définissent les habitants du Nouveau Monde: «Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.» (p. 203) Il y a plus. Montaigne prétend que l'organisation de ces nations est bien supérieure à celle exposée dans les utopies de Platon et des poètes: «Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée esloignée de cette perfection.» (p. 204) Cependant, en examinant de plus près le texte, il n'est pas clair que la société des cannibales puisse être considérée comme un modèle. Autrement dit, la remotivation du mot «cannibale» est subvertie alors même qu'elle nous est présentée. Nous nous proposons de montrer que l'essai «Des cannibales» repose sur une structure plus complexe qu'il ne paraît au premier abord, que la curieuse qualité de sensation engendrée par la présence de deux niveaux sémantiques superposés dans cet essai est due à une écriture double maintenant une ambiguïté ou une ambivalence essentielle caractéristique, selon Lotman, du texte artistique, d'un texte construit selon le principe de la juxtaposition d'éléments hétérogènes:

Mais il ne s'agit pas seulement de la jonction des éléments de niveaux hétérogènes en un tout compositionnel unique. Et à l'intérieur de chaque niveau les suites se construisent selon le principe de la jonction d'éléments hétérogènes de manière à ce que, d'une part soient créées des suites structurelles perceptibles déterminées, d'autre part leur destruction incessante, à la suite d'une superposition sur elles

d'autres structures et de leur action «perturbatrice». Aussi un mécanisme est-il créé d'une extraordinaire souplesse et d'une activité sémantique incommensurable.⁵

Examinons de plus près ce mécanisme. Dès le départ, la signification du mot «cannibale» telle que l'entend Montaigne s'articule par la négativisation des normes culturelles traditionnelles. La description que donne l'auteur des habitants du Nouveau Monde est à cet égard fort révélatrice :

C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique; nul cognoissance des lettres; nulle science de nombres; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté; nuls contrats; nulles successions; nuls partages; nulles occupations qu'oysives; nul respect de parenté que commun; nuls vestemens; nulle agriculture; nul metal; nul usage de vin ou de bled. (p. 204)

Il est facile de remarquer que le système sémantique du texte se stratifie en deux couches. Diverses isotopies sont exploitées. Relevons notamment aux pages 203, 204 et suivantes les oppositions :

art, artifice / naturel
 vertu / corruption
 harmonie / absence d'harmonie
 civilisation / barbarie.

Ce système de relations change ensuite de façon très nette. Les valeurs traditionnellement chargées d'une signification positive se voient affectées d'un sémantisme négatif. Ce sont les Européens qui sont désormais qualifiés de sauvages : «[...] à la vérité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutost sauvages.» (p. 203) Montaigne insiste également sur le fait que le mensonge, la dissimulation sont inconnus chez les cannibales, car leur propre intérêt coïncide avec l'intérêt public. Qualités qui, ironiquement, ont causé leur perte⁶. Par là est mise en cause l'attitude des Européens envers les cannibales, leur zèle dans des guerres où «la religion sert de couverture aux ambitions». Un lexique nouveau prend sens : de même que les marques de la civilisation deviennent signe de barbarie, de même le mot «vertu» peut mettre à jour des composantes cachées, devenir synonyme de corruption. Telle est la force d'un texte dont le trait essentiel est l'opposition, d'une écriture qui heurte d'emblée les procédures signifiantes, perturbe en introduisant une telle mobilité sémantique. S'agit-il, cependant, de glissements le long de l'axe sémantique visant à réécrire le signifié dans une variante immobile? Pour répondre à cette question, voyons de plus

5. Iouri Lotman, *La Structure du texte artistique*, trad. Bernard Kneise, Ève Malleret et Joelle Young, Paris, Gallimard, 1973, p. 383.

6. Voir également III, 6.

près à quels autres aspects de la vie des cannibales Montaigne fait allusion : abondance de la nourriture, absence apparente de maladie, climat agréable. Toutefois, c'est à la pratique de la guerre que Montaigne, à la différence de Platon, consacre la plus grande description. Il remarque « la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang » (p. 207); ce qui introduit la coutume qui leur a donné leur nom. Certes, Montaigne retourne cela contre les Européens en les accusant d'être aveugles à leurs propres fautes, mais il n'en demeure pas moins qu'il reconnaît ici « l'horreur barbaresque » des actions des natifs du Nouveau Monde. L'éloge des cannibales est donc subverti ici, de même qu'il l'était à la fin du chapitre précédent, « De la modération » : « Et en ces nouvelles terres, decouvertes en nostre age, [...] toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. » (I, 30, p. 199) Alors l'attitude des cannibales, chez qui le mot pardon est inconnu (p. 204), se trouve aux antipodes de celle de Montaigne qui condamne la cruauté comme le vice extrême : « Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices » (II, 11, p. 408). L'éloge des cannibales implique donc une critique de l'attitude des Européens et l'essai se termine par une pointe qui sonne comme une raillerie impitoyable : [...] mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses » (p. 213).

Cette création de sens superposables fait basculer le chapitre « Des cannibales » dans le domaine du problématique et garantit du même coup une recherche dynamique par l'esprit car c'est précisément la question d'un sens contraignant que l'écriture de Montaigne, avec une virtuosité à la fois inouïe et déconcertante, tend sans cesse à éteindre en elle et en nous. L'espace du texte n'est donc pas soumis passivement au temps de la lecture successive et le travail du lecteur devient un processus rétroactif de reconstruction. C'est également contre la notion d'un signifié fixe que s'élabore l'écriture de la contradiction et l'antithèse règle l'économie scripturale de nombreux chapitres des *Essais*, mettant en question la monovalence du texte et le constituant en une œuvre étonnamment moderne. Rappelons que pour Roland Barthes l'un des premiers critères d'évaluation du texte moderne est sa « duplicité », l'existence en lui de « deux bords antipathiques⁷ ». Ou encore ceci qui est sans ambiguïté : l'antithèse « est le spectacle même du sens⁸ ». Citons aussi Iouri Lotman pour qui « n'est significatif que ce qui a une antithèse⁹ ». Le texte s'organise alors en un commentaire où la transition est d'une espèce particulière : le passage dans le contraire. Prenons pour exemple l'essai « De la cruauté » (p. 112) où Montaigne, dès le début, opère une virevolte : le mot « vertu », qu'il s'efforçait de définir, se renverse en son contraire si bien

7. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 14-15.

8. *Ibid.*, p. 79.

9. *Op. cit.*, p. 366.

que le sens du mot réside précisément dans ce refus d'assigner un sens fixe au mot. De fait la structure antithétique devient le principe conducteur de nombreux essais et l'on pourrait multiplier les exemples. L'écriture fraie son chemin entre deux limites. Par là est créé un rythme assurant la circulation des différences d'un bout à l'autre du chapitre, ce qui donne au texte son intensité. L'essai se présente donc comme un commentaire où les opposés se font face, un commentaire en perpétuel déplacement entre deux pôles antithétiques. Que choisir? Il s'agit, précisément, de ne pas opter pour l'une ou l'autre de ces propositions, mais de les maintenir ensemble dans leur croisement contradictoire. Les deux termes, simultanément acceptés, se neutralisent, et l'on pourrait reprendre ici la distinction établie par J. Mukarovsky entre esthétique structurée et esthétique non structurée :

Le rôle essentiel de l'esthétique non structurée est de répondre à l'autonomie d'un acte de parole, d'accroître sans cesse son individualité quant à la personnalité de celui qui s'exprime, mais aussi quant à la singularité de la situation linguistique et extra-linguistique à l'origine de l'acte de parole¹⁰.

L'expression, chez Montaigne, est ce geste qui ne se distancie d'une référent immédiat que pour mieux l'exprimer. La réalité est donc liée à un mode d'être différent d'une simple donnée positive et statique qui ne serait point le résultat d'une action créatrice. La vérité n'est pas quelque entité subsistant en soi, elle est, dès l'origine, dans un rapport constitutif à l'« effort », autrement dit, l'essai qu'est le jugement, mieux encore, elle est ce mouvement en tant qu'il se déploie. L'écriture de Montaigne marque le désir de l'auteur d'exister avec sa conscience entière sur le mode d'être de la chose, vise à individualiser l'acte de parole et accompagne par conséquent le changement linguistique :

Il en est de si sots, qui se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir apres un beau mot [...] Je tors bien plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moy, que je ne tors mon fil pour l'aller querir.

Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre, et que le Gascon y arrive, si le Francois n'y peut aller! Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent de facon l'imagination de celui qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naif, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serre, non tant delicat et peigné comme vehement et brusque [...] plustost difficile, qu'ennuieux, esloinge d'affectation, desreglé, descousu et hardy; chaque

10. «The basic part played by the basic unstructured esthetic is to counteract the automation of the act of speech, to individualize it over and over again, with regard to both the personality of the speaker and the uniqueness of the linguistic and extralinguistic situation from which the act of speech stems.» Mukarovsky, «The Esthetics of Language», *A Prague School Reader on Esthetics, Literary Structure, and Style*, Paul L. Garvin éd., Washington, D.C., Georgetown University Press, 1964, p. 61.

lopin y face son corps; non pedanteque, non fratesque, non pleide-resque, mais plustost soldateque [...] (I, 26, p. 171).

Il nous est permis de mesurer la distance entre une esthétique mettant au premier plan des éléments maintenant la continuité sémantique et formelle et l'écriture des *Essais* où, à travers les négations lexicales, s'affirme le sujet de l'énonciation: «C'est une espineuse entrepinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit.» (p. 358) Pour Montaigne, c'est dans le dispositif sémiotique de chaque sujet que doit se faire la transgression de l'autorité et à cet égard l'étude des pronoms personnels, notamment du passage de «tu», «les autres» au pronom de la première personne, est révélatrice dans les *Essais*. Ainsi se trouve posé le problème du statut de l'objet de la connaissance avec le sujet connaissant: rien n'est su qui n'est dans l'expérience de chaque individu. Le sens du signe existe et n'est compréhensible qu'en relation avec le sujet, un sujet de «lopins» qui ne peut atteindre sa vérité mais reste un sous des apparences multiples: «Moy a cette heure et moy tantost, sommes bien deux; mais, quel meilleur?» (III, 9, p. 941). Cette relation étroite entre la personne et le modèle linguistique et la réalité souligne l'osmose entre le «je» et le «le», la confusion fondamentale du sujet et de l'objet dans l'écriture de Montaigne. Ce n'est ni du côté du sujet, ni du côté de l'objet entendus dans leur opposition et leur isolement réciproque que se trouve le savoir, mais bien dans leur relation en devenir. Il en résulte un morcellement du texte, chaque fragment étant modifié par les autres fragments avec lesquels il forme un réseau de correspondances permettant de traduire la complexité mouvante du réel, la constellation constamment changeante de pensées en nous. Cependant, c'est la fragmentation même des *Essais* qui, de façon paradoxale, se révèle être source de cohésion. La logique qui gouverne la structure textuelle des *Essais* est donc une logique «phénoménologique», logique qui s'explicite en propositions disjonctives et qui, tout en paraissant suspendre l'unité du texte, en prépare une définition radicalement autre. Le texte apparaît donc comme une réalisation qui a la forme d'une revitalisation. C'est en ce sens que la lecture des *Essais* est une expérience irremplaçable.